

**Eric Wittersheim, *Supporters du PSG. Une enquête dans les tribunes populaires du PSG*, Paris, Le Bord de l'eau, 2014, 152 p. par Christian Bromberger Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative, Université d'Aix-Marseille  
brombergerchristian8@gmail.com**

DANS **ETHNOLOGIE FRANÇAISE 2016/4 Vol. 46**, PAGES 748J À 762J  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0046-2616

ISBN 9782130733881

DOI 10.3917/ethn.164.0748j

Date de mise en ligne : 14/10/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2016-4-page-748j?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

---

Valérie Aubourg

*Christianismes charismatiques à l'île de la Réunion*

Paris, Karthala, Collection Tropicque, 2014, 335 p.

---

par Sylvie Pédron Colombani

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

Laboratoire d'Ethnologie

et de Sociologie Comparative

sphcjc@hotmail.com

Issu d'une recherche empirique réalisée entre 2005 et 2011 dans le cadre d'une thèse de doctorat en anthropologie sur l'implantation des christianismes charismatiques à la Réunion, cet ouvrage, sans s'arrêter aux frontières confessionnelles traditionnelles, embrasse dans une même analyse les terrains protestants et catholiques. Son intérêt réside justement dans cette volonté d'étudier en profondeur la réalité charismatique de manière transversale et croisée.

Jusqu'au milieu des années 1960, le catholicisme jouissait sur cette île française de l'océan Indien d'un quasi-monopole religieux et parvenait à réunir autour d'un fonds religieux commun des populations aux histoires et aux cultures différentes – africaine, malgache, indienne malbar, créole blanche – développant chacune leurs propres dévotions populaires. Depuis, le protestantisme évangélique et notamment le pentecôtisme – dans ses différentes versions allant d'une forme « historique » du type Assemblées de Dieu à des courants évangéliques charismatiques – a introduit une logique de concurrence inédite au sein du christianisme réunionnais. Et les communautés charismatiques catholiques qui se sont multipliées à partir des années 1970 – certaines reconnues par l'Évêché, d'autres plus marginales –, ont travaillé en profondeur le catholicisme. Valérie Aubourg s'efforce de nous livrer une vision panoramique la plus exhaustive possible de ces nouveaux acteurs et des changements qu'ils génèrent. Ayant arpenté l'île du nord au sud, fréquenté l'ensemble des Églises présentes sur le terrain et rencontré nombre d'acteurs-clés de cette mouvance, elle offre une analyse subtile de l'implantation et de l'évolution du christianisme charismatique qui a changé le paysage religieux insulaire. Elle explore notamment l'articulation entre des logiques issues du processus de globalisation et leur ancrage dans le contexte local et se livre à une passionnante sociologie des convertis.

Les deux premières parties de l'ouvrage proposent une analyse socio-historique de l'implantation de ces groupes, situant leur développement dans le contexte

social, économique et culturel insulaire mais aussi dans le paysage religieux local envisagé dans toute sa complexité. La première partie se penche plus précisément sur la période allant de la deuxième moitié des années 1960, date de leur installation sur l'île et 1982, date ouvrant selon l'auteure une nouvelle ère dans l'histoire des christianismes charismatiques à la Réunion. Elle présente cette implantation en s'attachant aux personnes qui la portent et à leurs itinéraires, comme Aimé Cizeron, pasteur des Assemblées de Dieu françaises qui a fondé la première mission sur l'île ou Marie-Lise Corson, franciscaine missionnaire de Marie par qui le Renouveau charismatique catholique est arrivé sur l'île. La deuxième partie montre le tournant qui s'opère à partir de 1983, date à laquelle le christianisme charismatique entre dans une nouvelle phase de son développement avec la diffusion d'une « nouvelle vague » et la création d'une cinquantaine d'assemblées. En effet, à partir de cette date, on assiste à une série de fragmentations qui résultent principalement de scissions produites à partir des Assemblées de Dieu et du Renouveau charismatique, sous l'égide de leaders locaux, pour la plupart issus du milieu socio-culturel blanc d'origine créole. De nouveaux groupes apparaissent, affichant leur indépendance vis-à-vis de toute communauté extérieure au département. Indépendantes, ces communautés sont aussi particulièrement effervescentes et totalement indigènes, intégrant des éléments culturels propres à la sensibilité religieuse créole. Beaucoup de ces nouvelles églises se concentrent dans le sud de l'île, où l'on observe ce que Valérie Aubourg appelle un « terroir charismatique », c'est-à-dire un ensemble de dispositions, héritées notamment de l'histoire des structures agricoles dans cette partie de l'île, marquée par une mentalité plus indépendante et plus entrepreneuriale qu'au Nord. L'enquête montre ainsi l'articulation entre le local et le global, souligne combien l'expérience charismatique est inséparable du contexte social de sa production et encourage à aborder la question des échanges interculturels et des hybridations.

Dans la troisième partie du livre, l'auteure se consacre à l'analyse des convertis et de leurs itinéraires. Elle y évoque leurs attentes et la façon dont s'opère la conversion – soulignant le rôle annonciateur de l'entourage et l'importance de la recherche d'estime de soi dans la démarche –, montre comment se construit ce qu'elle nomme « l'évidence de la conversion », et intègre une réflexion sur ce qu'il advient d'eux une fois passé le temps de la ferveur enthousiaste des débuts.

Elle se penche en effet aussi sur cette période durant laquelle la réalité quotidienne rattrape le fidèle avec son lot de frustrations, de routines et d'insatisfactions, et montre qu'il existe une pluralité d'attitudes, allant de l'affiliation durable à une Église à un désengagement total en passant par une prise de distance et une mobilité de certains fidèles entre les différents groupes. Son analyse rend ainsi compte de la complexité des itinéraires, de la pluralité des démarches et de la circulation des convertis.

Les processus de conversion ne sont pas étudiés en termes de rupture totale mais, dans la lignée des travaux de Robin Horton<sup>1</sup>, l'analyse fait ressortir l'articulation entre des dynamiques de rupture et de continuité. De rupture parce que se convertir c'est changer de vie, acquérir de nouvelles règles de conduite, se couper de son environnement familial parfois, lutter contre la contamination des non-convertis, refuser les pratiques et les croyances anciennes, changer de personnalité. De continuité aussi, car l'auteure montre l'affinité entre le message pentecôtiste et les représentations culturelles localement admises du malheur, les « continuités souterraines » qu'il peut y avoir avec les anciennes croyances et pratiques, et le processus de « remagification du monde » opéré par ces groupes. Sur ce point, Valérie Aubourg souligne notamment la divergence entre pentecôtistes et charismatiques dans la mesure où ces derniers – compte tenu de leur rapport à l'histoire locale – n'abandonnent pas les anciennes pratiques – comme celles issues de la culture malgache – de la même manière que les premiers. L'ouvrage oscille d'ailleurs sans cesse entre une prise en compte des convergences entre les mouvements charismatiques catholiques et pentecôtistes et une explicitation de leurs divergences, ce qui en fait la richesse.

Cette richesse est également due à la façon dont Valérie Aubourg envisage l'expérience pentecôtiste-charismatique en ne la figeant pas dans sa dimension émotionnelle. Car s'il est indéniable que ces groupes accordent à l'émotion religieuse une importance centrale – ce qui explique en partie leur capacité d'attraction –, elle montre que l'expérience émotionnelle ne rime pas simplement avec effervescence, spontanéité et perte de contrôle de soi, mais qu'elle comporte aussi sa part de régulation, de socialisation, de transmission, de normes et de codes. Elle constate le rôle joué par les communautés ecclésiales et familiales dans

le cadrage des expériences religieuses individuelles. Et elle explique que la conversion est également source de maîtrise des émotions et d'affirmation personnelle. Elle fait d'ailleurs ressortir un ensemble de cultures charismatiques différentes parmi lesquelles les fidèles évoluent au cours d'itinéraires personnels.

Au final, l'ouvrage de Valérie Aubourg est une monographie précieuse pour comprendre les mutations religieuses sur l'Île de la Réunion. Elle y présente une synthèse complète de la réalité pentecôtiste et charismatique, prolongeant et élargissant les recherches réalisées en son temps par Bernard Bouter<sup>2</sup> – auteur d'une thèse pionnière sur les assemblées de Dieu réunionnaises. Mais son intérêt va bien au-delà de la connaissance de cette réalité religieuse ultramarine. À l'heure où le christianisme pentecôtiste-charismatique est en expansion un peu partout sur la Planète, ce livre est une contribution très utile pour en cerner au plus près les ressorts et les enjeux, par-delà les recompositions religieuses dans le monde contemporain. Il apporte de nombreux éléments en matière d'analyse des processus de socialisation religieuse, de conversion, de régulation du pluralisme religieux, de créolisation et de dialogue entre les cultures religieuses, proposant ainsi des outils d'analyse transposables à bien d'autres terrains.

---

Germaine Tillion

*Les combats d'une ethnologue. Entretiens avec Frédéric Mitterrand*

Paris, INA-EHESS, 2015, 123 p.

---

par Martine Segalen

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

msegalen@u-paris10.fr

Ce petit ouvrage, d'un format in-8°, est la retranscription des deux entretiens entre la grande ethnologue et Frédéric Mitterrand, conduits dans le cadre de son émission télévisée, *Du côté de chez Fred*, les 7 et 8 mai 1990.

Bien que le style de l'émission impose la spontanéité du dialogue et donne l'impression d'une conversation à bâtons rompus, les entretiens, manifestement préparés très soigneusement par Frédéric Mitterrand, donnent à lire, contée par elle-même, l'exceptionnelle biographie

1. Robin Horton, 1997, "On the Rationality of Conversion", *Africa*, part. 1, 45, 3 : 219-235, part. 2, 45, 4 : 373-399.

2. Bernard Bouter, 2002, *Le Pentecôtisme à l'île de la réunion. Refuge de la religiosité populaire ou vecteur de modernité ?* Paris, Lharmattan.

d'une femme engagée dont on vient de célébrer la mémoire en 2015 en la panthéonisant. Ethnographe dans les Aurès en Kabylie avant la guerre, elle participa au réseau de résistance du musée de l'Homme, fut incarcérée dans les prisons françaises avant d'être envoyée au camp de Ravensbrück où elle resta deux années, puis s'engagea dans le conflit algérien. Une vie exceptionnelle marquée par la quête unique d'informations précises et vérifiées, qu'il s'agisse de l'étude de la vie des semi-nomades des Aurès ou du fonctionnement du camp de Ravensbrück. Les entretiens font une large part à l'histoire politique agitée des années 1954-1960. Ils nous donnent à entendre ce que fut la position nuancée de Germaine Tillion au sein du conflit algérien : son engagement pour arracher à de Gaulle la grâce de nombreux condamnés à mort algériens, la création des Centres sociaux, pour améliorer la situation de la population. On comprend que Frédéric Mitterrand ait eu à cœur d'entendre de sa bouche même ce que furent les déchirements politiques en France et en Algérie de ces années-là afin d'éclairer un public qui ne les a pas vécus.

La dernière partie de l'ouvrage détaille la biographie professionnelle de Germaine Tillion, entre ethnologie et histoire, entre enquêtes de terrain et action politique ; elle comporte aussi une bibliographie détaillée et la liste des ouvrages qui lui ont été consacrés. Christian Bromberger dans une longue préface analyse ce que fut « la méthode Tillion : enquêter, comprendre, intervenir » en montrant la grande cohérence de sa posture intellectuelle. Il s'interroge aussi sur les raisons qui ont conduit à la marginaliser au sein du monde des ethnologues spécialistes de l'aire méditerranéenne.

---

Bernadette Lizet

*Une ethnologue au Jardin des plantes. Dix petits terrains*  
Paris, éditions Petit Génie, 2015, 368 p.

---

par *Elise Demeulenaere*  
Eco-anthropologie et ethnobiologie  
elise.demeulenaere@mnhn.fr

L'objet est magnifique. Un livre de près de 360 pages, au papier de grammage épais, à la mise en page fine et aérée, à l'élégante police de caractères. Et surtout une couverture représentant sur fond vert bouteille deux objets photographiés à l'objectif macro, petites fourches de confection artisanale, déployant

leurs piques métalliques comme les doigts écartés de deux mains. Objets mystérieux qui intriguent tout autant que les « 10 petits terrains » du sous-titre, avec ses accents d'Agatha Christie. Bernadette Lizet, directrice de recherche au CNRS qui a fait sa carrière au Muséum national d'histoire naturelle, nous offre pour son départ à la retraite une collection de dix textes, dont deux sont inédits. Les textes sélectionnés ont été écrits entre 1989 et 2014, parfois avec des collègues (Serge Bahuchet, Catherine Hoare, Paul Jovet et un collectif) que Bernadette Lizet ne manque pas de remercier en introduction.

L'ethnologue a fait de son lieu de travail un de ses terrains d'enquête. Elle revendique son décalage avec une anthropologie (plus visible au Muséum) qui privilégie les contrées exotiques. Le jardin des Plantes, ses différentes époques et ses espaces, est pris comme un microcosme à travers lequel on peut décrypter la dynamique des relations entre la nature et la société, dans cet environnement particulier qu'est la ville. Les textes sont organisés en trois parties (Héritages, Lieux, Histoires) qui prennent respectivement pour point d'entrée des hommes, des espaces, des « non-humains » dirait-on dans le jargon anthropologique contemporain (plante, animal, objet).

La démarche s'apparente à celle de l'ethnologie urbaine en tant qu'elle s'intéresse aux espaces de cohabitation, si ce n'est que la cohabitation ici est tant celle des hommes entre eux, que celle des hommes avec les plantes et les animaux. La méthode d'enquête revendiquée par Bernadette Lizet est l'observation participante, mais évoque surtout « l'observation flottante » chère à Colette Pétonnet, autre praticienne d'une ethnologie pensée comme « science de la nuance ». Bernadette Lizet s'aventure aussi sur le terrain de l'histoire des sciences, où elle est cependant moins convaincante tant les sources primaires des enquêtes semblent parcellaires (mais un historien saurait mieux en juger).

Les textes prennent le plus souvent la forme de portraits ou de chroniques. Les héros de Bernadette Lizet sont des savants ayant fréquenté les couloirs au charme désuet du Muséum – de Auguste Chevalier (pionnier de l'ethnobotanique) à Paul Jovet (botaniste précurseur de la flore urbaine) –, mais aussi des plantes (le maceron) et des animaux (Rodolphe l'hippopotame, la mygale), voire des espaces (le jardin écologique, le Jardin d'un naturaliste créé en hommage à Paul Jovet) ou encore, des objets (les balais).

En seconds rôles, on apprécie particulièrement la présence récurrente des jardiniers, magnifiés en

tant qu'« artistes du sauvage recomposé » [317]. C'est à travers l'ensemble de ces personnages que l'ethnologue brosse une histoire intime du jardin des Plantes, rendant compte de ses mutations depuis les années 1930 jusqu'à nos jours. Le plus souvent vu à travers les yeux des naturalistes qui l'arpentent, le Jardin se découvre comme animé de plantes et animaux aux noms savants et néanmoins familiers. Le tout est écrit dans un style littéraire, avec une plume sensible et enlevée. On est touché par l'homologie entre les personnages auxquels l'auteure s'attache et le style de recherche qu'elle pratique, tournée vers l'érudition, attentive au détail, cultivant le rapport sensible et affectif à l'objet de la connaissance, affichant une grande modestie dans la démarche.

Un fil rouge se dégage au fur et à mesure de la lecture de cette mosaïque de chapitres. Il s'agit d'évoquer, de manière impressionniste, la transformation des pratiques jardinières et paysagères. L'aménagement horticole des espaces verts a peu à peu cédé le pas à des formes de gestion qui laissent une place aux processus écologiques, créant des friches apprivoisées que le célèbre paysagiste Gilles Clément a popularisées sous le nom de « jardin en mouvement ». Ces évolutions débouchent sur le paradoxe de « la mise en scène du naturel » [61] et conduisent à une transformation de la culture professionnelle des jardiniers, devenus « cultivateurs du sauvage » [309].

L'exercice de la recension nous invitant à exprimer quelques réserves, avouons que la plongée dans l'univers naturaliste sans médiation fait que l'on a parfois du mal à percevoir la démarche ethnologique. Une telle impression serait levée si le lecteur avait plus d'éléments en début de chaque texte sur la méthodologie de l'enquête, ou sur la problématique. C'est un choix délibéré de l'auteure, qui assurément privilégie la qualité littéraire à l'adéquation à un format académique, lequel n'était peut-être pas aussi formalisé qu'aujourd'hui à l'époque où les textes ont été écrits. Par ailleurs, on est frappé par l'économie d'interprétation. Par exemple, lorsque dans sa présentation des herbes folles du jardin des *Plantes*, Bernadette Lizet note que la Véronique de Perse (une espèce annuelle assez commune, à fleurs bleues) « ne pénètre pas dans les gazons fermés. Elle leur préfère leurs bordures » [199], on ne peut s'empêcher de penser à l'interprétation que les tenants de l'anthropologie symétrique feraient en termes de capacité d'agir de la plante. Mais l'auteure s'abstient de rajouter une couche interprétative, préférant le pouvoir suggestif d'une

description soignée. Le lecteur averti saura lire entre les lignes. Plus grand est notre regret que l'évolution des paradigmes en écologie qui ont sous-tendu les transformations des pratiques jardinières ne soient pas suffisamment analysés. Cette approche fait défaut par exemple dans le texte sur le « Jardin écologique », dont l'évolution du mode de gestion reflète pourtant parfaitement les glissements historiques de la photosociologie à l'écologie des équilibres climatiques, à celle de l'écologie des perturbations.

Ces critiques ne minimisent en rien l'appréciation qui s'impose : Bernadette Lizet a su capter très finement, et de façon pionnière en ethnologie, une forme de compagnonnage des humains avec les plantes. En définitive, cet ouvrage ravira non seulement les praticiens d'une ethnologie intimiste des cohabitations urbaines entre les hommes et le vivant, mais aussi tous les amoureux du jardin des Plantes.

Epilogue : le mystère des deux objets de la couverture est levé dans le dernier chapitre. Ce sont des « piques-feuilles » fabriqués par un jardinier du Jardin des Plantes avec un manche en bambou chinois. Dans la dernière phrase de l'ouvrage, l'auteure nous invite à y voir le « symbole d'un arrangement créatif entre les hommes et la nature profondément perturbée par le grand désordre planétaire » [338], dévoilant en toute discrétion, l'ambition qui se cache derrière son attention aux petites histoires et aux choses ordinaires.

---

Florence Weber

*Penser la parenté aujourd'hui. La force du quotidien*  
Paris, Presses d'Ulm, collection « Sciences sociales »,  
2013, 264 p.

---

par Jérôme Courduriers  
Université Toulouse Jean-Jaurès  
LISSST-CAS (UMR 5193)  
[jerome.courduriers@univ-tlse2.fr](mailto:jerome.courduriers@univ-tlse2.fr)

Le livre de Florence Weber *Penser la parenté aujourd'hui. La force du quotidien* est une réédition augmentée de son ouvrage *Le Sang, le nom, le quotidien : une sociologie de la parenté pratique* paru en 2005. Alors que David Schneider a caractérisé la parenté américaine et européenne comme fondée sur la biologie et le droit, Florence Weber, ici comme dans ses travaux précédents portant plus spécifiquement sur les

solidarités familiales<sup>1</sup>, entend souligner le rôle du quotidien dans la fabrication des liens de parenté. Elle conjugue ainsi des domaines de l'anthropologie et de la sociologie de la France et des sociétés euraméricaines habituellement séparés : les évolutions contemporaines de la filiation, la dimension pratique de la relation quotidienne entre parent et enfant, le *care* à l'égard des proches dépendants et enfin la dimension économique des solidarités familiales.

Cette deuxième version du livre de Florence Weber s'organise comme la précédente autour de l'exposé de huit cas ethnographiques. Les quatre premiers cas permettent à l'auteure d'explorer différentes dimensions de la maternité et de la paternité. Les derniers cas permettent, eux, de réfléchir à l'impact de la parenté quotidienne sur les relations développées au sein de la maisonnée, une fois les enfants devenus adultes et parfois même au cours des générations suivantes. Quelques cas sont particulièrement opérants et permettent à Florence Weber de dérouler toute sa démonstration. Ainsi Bérénice, née en 1972, a trois pères : celui dont elle porte le nom, son père légal, celui qu'elle appelle « papa » et qui l'a élevée (le second mari de sa mère), et celui qui est son géniteur, amant éphémère de sa mère. Priscille, née en 1957, est la fille légitime de sa mère et de son père puisqu'ils se sont mariés mais elle a été conçue par sa mère avec son amant. Celui-ci fut son parrain et elle l'appelait d'ailleurs ainsi. Elle n'apprit qu'il était son géniteur qu'à l'âge de dix ans.

Priscille hérita du mari de sa mère, qui était légalement son père, puis se fit adopter par son père biologique, lorsqu'il eut épousé sa mère en secondes noces ; elle prit son nom, du fait de l'adoption et intégra la lignée de son père en tant que fille aînée du fils aîné. Elle a donc deux pères. Comme Bérénice qui se sentit tiraillée entre ses trois pères, Priscille éprouva un sentiment diffus de culpabilité à l'égard du défunt mari de sa mère qui l'avait toujours considérée comme sa fille et pour lequel elle avait une profonde affection.

Pour Florence Weber, les histoires de Bérénice et de Priscille révèlent le poids de la norme de l'exclusivité de la filiation paternelle, qui rend difficile de savoir comment se référer à chacun de leurs pères et comment les nommer. Une exclusivité de la filiation qui concerne non seulement la filiation paternelle mais

aussi la filiation maternelle, comme l'ont montré par ailleurs Françoise-Romaine Ouellette<sup>2</sup> et Agnès Fine<sup>3</sup> pour nos sociétés à l'occasion de travaux qui curieusement ne sont pas évoqués par Florence Weber.

Autre cas : deux veuves, Francesca et Leonora, élevèrent ensemble leurs enfants. Celles-ci, devenues adultes, à l'exception du fils de Francesca ayant rompu tout lien familial, insistent sur le fait qu'elles appartiennent à la même famille. Les deux filles de Francesca semblent avoir oublié leur frère alors qu'une fille de Leonora se souvient de lui avec affection. Comme l'écrit Florence Weber, « L'affection sélective trie dans les parents disponibles, que ces parents soient de sang, de lait *stricto sensu* ou simplement quotidiens » [146].

Pour sa part, Marie est arrivée comme bonne à l'âge de 14 ans dans une famille et y est restée jusqu'à sa mort, à l'âge de 76 ans ; tout le monde dans la famille l'appelle « la vieille Marie ». Elle y a élevé trois générations d'enfants, passant d'une maison à l'autre, au sein de la même lignée. Sans dénier les différences évidentes de statut social, le cas de « la vieille Marie » illustre une forme de « parenté non officielle, de parenté quotidienne, de parenté nourricière » [144]. Dans le même ordre d'idées, Danielle et Jean ont été pendant 30 années la gouvernante et le jardinier de riches bourgeois sans enfant ; une affection réciproque les liait et leur fils fut élevé un peu comme s'il avait été l'enfant de leurs patrons. À leur mort, ils ont reçu une part importante de leur héritage. Des commérages ont bien entendu eu cours et le fils des domestiques a été soupçonné être en réalité le fils du patron et de la gouvernante. Les histoires de « la vieille Marie » et de Danielle et Jean témoignent de relations de parenté élective qui se nouent parfois malgré l'existence d'importantes différences de classes sociales et de rapports de domination économique. Des recherches menées sur la domesticité féminine en Colombie par Félicie Drouilleau<sup>4</sup> et au Burkina Faso par Mélanie Jacquemin<sup>5</sup> avaient déjà montré qu'elle pouvait, de diverses manières, être créatrice de parenté.

2. Ouellette Françoise-Romaine, 1998, « Les usages contemporains de l'adoption », in Agnès Fine (dir.), *Adoptions. Ethnologie des parentés choisies*, Paris, Éditions de la MSH : 153-176.

3. Fine Agnès, 2001, « Pluriparentalités et Système de Filiation Dans Les Sociétés Occidentales », in Didier Le Gall et Yamina Bettahar (dir.), *La Pluriparentalité*, Paris, Presses universitaires de France : 69-93.

4. Drouilleau Félicie, 2009, « Exode et domesticité à Bogotà », *Travail, genre et sociétés*, 22 : 75-96

5. Jacquemin Mélanie, 2012, « Petites bonnes » d'Abidjan. *Sociologie des filles en service domestique*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Logiques Sociales ».

1. Weber Florence, Séverine Gojard et Agnès Gramain (dir.), 2003, *Charges de famille. Parenté et dépendance dans la France contemporaine*, Paris, La Découverte.

L'analyse de Florence Weber prend ses distances avec l'approche sociologique de la famille, trop souvent centrée sur le foyer et qui ignore le plus souvent les dimensions lignagère et collatérale de la parenté. Tout en recourant à une analyse transdisciplinaire des relations familiales, elle inscrit son propre travail dans le sillage des recherches menées ailleurs par des anthropologues, tout particulièrement par Janet Carsten. Une différence de taille existe tout de même entre les normes de parenté observées dans d'autres sociétés traditionnelles et celles de notre propre société. Dans notre société, les liens tissés par les gènes, par le droit ou par l'exercice quotidien de soins et de responsabilités, lorsqu'ils relient un enfant à plus de deux parents sont perçus comme concurrents ; ce qui est loin d'être le cas dans l'ensemble des sociétés où la parenté de sang, la parenté élective et la parenté quotidienne ne sont pas nécessairement perçues comme exclusives les unes des autres. Il n'en reste pas moins qu'au-delà la famille nucléaire, l'exercice de fonctions parentales par des adultes vis-à-vis d'enfants dont ils ne sont pas les parents biologiques ni, éventuellement, les parents légaux, et l'expérience d'un quotidien partagé pendant l'enfance contribuent à fabriquer des liens de parenté durables qui font même l'objet d'une transmission d'une génération à l'autre. Cela a été également bien documenté par Agnès Martial à propos des familles recomposées, travail auquel Florence Weber se réfère pourtant peu<sup>6</sup>.

Un des intérêts du livre réside dans l'occasion qui nous est donnée par l'auteure de nous distancier de ce qui constitue le cœur du débat politique et médiatique contemporain dans le domaine de la famille et de réfléchir avec minutie à la manière dont se fabriquent les liens de parenté dans notre société. On regrettera que, dans cet ouvrage, Florence Weber ne prenne finalement pas en compte la question du genre dont de nombreux travaux ont montré ces dernières décennies l'impact sur la manière de vivre la paternité et la maternité, de se représenter soi-même comme père ou mère, et bien entendu, sur le contenu même des normes paternelles et maternelles.

6. Martial Agnès, 2003, *S'apparenter*, Paris, Éditions de la MSH.

Léonore Le Caisne

*Un inceste ordinaire. Et pourtant tout le monde savait.*

Paris, Belin, 2014, 354 p.

par Françoise Zonabend

Laboratoire d'anthropologie sociale

francoise.zonabend@ehes.fr

En ces temps où il est question, à l'Assemblée nationale, d'inscrire l'inceste en tant que crime dans le code pénal (proposition de loi du 12 mai 2015), il est important de lire l'ouvrage de Léonore Le Caisne, non seulement parce qu'il s'agit d'une recherche ethnographique talentueuse et fine, mais aussi parce qu'il montre bien toute la complexité de l'objet étudié. L'auteur sait débusquer les aspects déconcertants et inattendus que l'inceste recèle quand on s'attelle à son inscription et à sa description dans la pratique sociale et non plus à sa définition anthropologique. Rappelons, pour bien saisir l'enjeu d'une telle recherche, qu'en France, depuis la Révolution de 1789 et jusqu'à aujourd'hui (sauf si la loi est définitivement adoptée) le législateur avait traité l'inceste comme un tabou moral qui relève de l'intime, du personnel et non comme un délit à inscrire dans la loi pénale : le rapport incestueux n'étant jamais initialement condamné. Il n'était qu'un indice d'une forme aggravée d'abus sexuel sur mineur et ce, non pas en raison du lien de parenté existant entre le délinquant et sa victime, mais du seul fait que le premier avait commis un abus d'autorité sur le second. L'inceste n'était jamais évoqué même si une proche parenté existait entre les protagonistes. Mais ces dernières décennies les mentalités ont changé. La famille et la parenté ont évolué se constituant et se recomposant plusieurs fois au fil d'une vie multipliant les parents qui doivent veiller sur un enfant. Plus encore, la protection de l'enfance est au centre des préoccupations sociales actuelles – aussi, dans un État comme la France, souhaite-t-on ériger l'inceste en infraction spécifique.

Mais comment accéder à une connaissance publique de pratiques qui se passent dans l'intimité des familles et s'exercent sur des mineurs que la société environnante soupçonne, inmanquablement, de mensonges ou d'affabulations ? Surtout quand les faits se passent entre personnes dévalorisées socialement et économiquement ? C'est à un tel cas que s'attache l'ouvrage de Léonore Le Caisne détaillant, avec beaucoup de sagacité et une grande élégance réflexive, avec Nelly qui, pendant plus d'une dizaine d'années, a été violentée



les mêmes lieux, plus ou moins transformées et bien conservées, et dont les fonctions actuelles sont souvent très éloignées de leurs fonctions initiales ? Répondre à cette question est susceptible de faire notablement avancer nos connaissances sur ces maisons et leur environnement, en particulier parce que la reconstitution de courtes séquences synchroniques de construction sur des ensembles territoriaux réduits peut permettre d'approcher au mieux le tandem tradition/innovation, les types sociaux d'habitat, et même les transformations des techniques, des lieux et des paysages. D'un autre point de vue, au moins dans certains cas, l'exercice a même une portée bien plus générale. Marc Grodwhol distingue ainsi la « maison homogène », celle « dont la configuration actuelle est proche d'une construction première édifiée d'un seul jet » et la « maison complète », celle qui est parvenue jusqu'à nous avec des transformations plus ou moins importantes [227]. Or cette distinction peut aider l'ensemble des acteurs du patrimoine bâti à donner leur véritable identité aux « quartiers anciens » ruraux et urbains, dont la « patrimonialisation », en rejetant dans un passé peu ou mal distinct une histoire architecturale dont l'apparente homogénéité n'apparaîtrait que par comparaison avec les quartiers non ou différemment patrimonialisés, risque paradoxalement de conduire à sous-estimer ou à travestir, même honnêtement, la diversité<sup>1</sup>. Sur ce plan, l'initiative de la petite commune de Lutter, éditrice de l'ouvrage, qui compte moins de 300 habitants et ne possède qu'une seule maison rurale bénéficiant d'une protection complète au titre des Monuments historiques est exemplaire.

Mais pour parvenir à ces objectifs, plusieurs conditions sont indispensables : disposer d'une série suffisamment représentative de bâtiments à partir desquels les chercheurs effectueront des relevés exhaustifs et des analyses précises, complétés si possible par des documents d'archives qui répondront en partie aux questions des seconds sur l'utilisation des bâtiments. De fait, l'exercice n'est pas possible partout et il n'est évidemment pas donné à tout le monde. Pour la représentativité du lieu, Marc Grodwhol s'appuie sur sa longue expérience de l'Alsace du Sud et peut affirmer avec une sécurité sereine « [qu'] avec ses maisons et

son paysage agraire encore riche de substances, Lutter semble une oasis » [71]. Pour le reste, sa connaissance intime des techniques de construction des maisons alsaciennes et des sources historiques qui correspondent aux secondes, sa familiarité avec les sciences auxiliaires de l'archéologie, et, *last but not least*, les deux années presque complètes qu'il a pu consacrer à l'étude avec son équipe, un temps le plus souvent hors de portée des enquêtes universitaires ou institutionnelles, donnent la mesure du travail accompli.

Si le choix de la période étudiée a d'abord été « simplement » fondé sur la date supposée par l'œil averti de l'archéologue, qui repère sur le terrain vingt-six bâtiments d'habitation antérieurs à 1630 – c'est-à-dire la date du début de la Guerre de Trente Ans –, l'étude confirmera le coup d'œil puisque ces derniers datent essentiellement de la période 1530-1580 et dans une moindre mesure du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Le catalogue, qui constitue la partie centrale de l'ouvrage, leur est consacré, précédé d'un chapitre sur « Les espaces de Lutter » et suivi du résultat des analyses précisant la chronologie, les formes et les structures des maisons, et donnant des informations sur leurs matériaux, techniques et styles. Parmi les nombreux aspects développés, retenons la forte représentativité de l'échantillon sélectionné pour l'histoire de l'habitat rural à Lutter durant l'époque moderne, puisque les 28 bâtiments étudiés correspondent à peu près exactement au nombre de feux recensés en 1592 dans le terrier de Ferrette pour Lutter (29) [44], et à celui du dénombrement de 1697 dans le même village qui compte 27 feux. De même, parmi les 23 dates collectées sur des maisons construites entre 1650 et 1800, seulement deux correspondent à des constructions neuves. Cette stabilité apparente s'accompagne toutefois d'importantes transformations dans la morphologie des maisons. La maison-bloc, qui regroupe l'essentiel des fonctions dans un même bâtiment, est rare à Lutter à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Une maison avec l'habitation en bordure de la rue et la grange au fond de la cour, parallèle à la rue, est la forme dominante [240], et la maison-bloc ne prend une importance décisive qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Parallèlement, des bâtiments jusque-là autonomes destinés à abriter vin et grains qui composent les « noyaux » de certaines maisons, s'intègrent à l'habitation entre la fin du XVI<sup>e</sup> et le début du XVII<sup>e</sup> siècle. L'intégration de ces greniers/caves se fait en ajoutant soit une pièce à l'ensemble initial, soit un ou plusieurs étages, et dans ce cas « les greniers deviennent les caves des

1. Par exemple, une grande ville du Bassin parisien, bien connue pour son riche héritage de maisons à pans de bois et dont la municipalité s'est fortement investie depuis une dizaine d'années, pour leur remise en état, propose pour certaines restaurations de donner une allure XVI<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle aux maisons, en fonction de l'investissement financier auquel le propriétaire peut ou est décidé à consentir.

habitations qui les ont intégrés » [236]. Cette évolution, perçue aujourd'hui derrière l'homogénéité du matériau et le rythme peu altéré des constructions anciennes, est sans doute l'une des grandes découvertes de l'enquête, car jusque-là les greniers-caves n'étaient connus, dans le milieu rural environnant, que dans la campagne bâloise et le Jura suisse. Or dans le Sundgau, signale M. Grodwhol, « ne cherchant pas de greniers-caves autonomes, nous ne les avons pas vus jusqu'à présent alors qu'ils abondent » [233].

La remarque n'illustre pas seulement les difficultés que présente au spécialiste pourtant confirmé le déchiffrement des maisons paysannes anciennes parvenues jusqu'à nous. Elle évoque aussi ses relations difficiles et ambiguës avec son objet d'étude : la description des trois « chutes » par lesquelles commence l'ouvrage – celle du vieux clocher de l'église de Lutter en 1780, celle, en 1986, d'une maison reconnue par l'auteur et son équipe dès 1971 dans le même village, et celle de la maison Bigenwald en 1582, un riche paysan de Lutter dont l'inventaire des biens après son suicide permet de reconstituer une grande maison paysanne et un vaste domaine agricole, donnant ainsi et paradoxalement vie au village et à ses habitants à la période choisie par l'enquête – renvoie à « l'angoisse de l'archéologue à ne savoir ou pouvoir saisir assez vite et assez bien des contenus qui lui échappent et sur lesquels d'autres ne pourront pas revenir après lui » [6]. Même, et peut-être surtout, si quarante années séparent la première intervention ponctuelle de la jeune équipe constituée autour de Marc Grodwhol en vue de sauver leur première maison à Lutter, et son « retour » dans le même village en 2013 pour une étude exhaustive de ses maisons les plus anciennes.

---

*Le musée de société. De l'exposition de folklore aux enjeux contemporains*

Noémie Drouguet

Préface de Michel Colardelle

Paris, Armand Colin, Collection U, 2015, 252 p.

---

par François Hubert  
Musée d'Aquitaine  
f.hubert@mairie-bordeaux.fr

Malgré une abondante littérature consacrée depuis une vingtaine d'années aux musées de société, force est de constater qu'il n'existait pas à ce jour de véritable

synthèse. Cet ouvrage vient donc combler un vide et satisfera les étudiants et les chercheurs en sciences sociales mais aussi les responsables de musées à qui il permettra de se situer dans ce qui, à la lecture, s'avère être un courant de pensée plus qu'une nouvelle catégorie de musées.

Le sous-titre de l'ouvrage, *De l'exposition de folklore aux enjeux contemporains* laisse imaginer un premier chapitre consacré à l'histoire des musées. Or c'est dans le chapitre 2 que Noémie Drouguet traite de cette question. Elle prend le parti de consacrer le premier à l'histoire de l'ethnologie, affirmant ainsi avec force que ces musées sont nés de cette discipline et qu'ils entretiennent avec elle un lien indéfectible. Elle les inscrit donc dans une tradition scientifique et démontre que la philosophie qu'ils ont développée à partir des années 1970 s'enracine dans le travail mené autour de Georges Henri Rivière et du musée national des Arts et Traditions populaires.

Le deuxième chapitre est consacré à la vaste fresque historique qui des musées mythiques (Nordiska Museet de Stockholm, Muséon Arlaten...) conduit aux musées de société et de civilisation en passant par la salle de France du Trocadéro, les ATP et les écomusées. La chronologie permet de mettre en évidence la spécificité de chaque génération, fondée principalement sur le regard porté sur l'objet et la façon de l'exposer : l'approche contextuelle représentée par les premiers dioramas laisse la place à une démarche qui se veut plus scientifique, celle des séries typologiques et chronologiques, puis à la notion d'objet témoin et aux unités écologiques de Georges Henri Rivière.

Ce chapitre balaie les grandes questions qui agitent ces musées : rapport aux enjeux idéologiques avec les risques d'instrumentalisation qu'ils courent souvent ; au savoir avec l'analyse du musée laboratoire ; réflexions sur leur organisation et leur cohérence à l'échelle d'un territoire : le fameux projet de Rivière d'un musée national à Paris et de musées de synthèse dans chaque capitale régionale.

Elle s'intéresse à son rôle déterminant, à sa postérité sans négliger pour autant ceux qui « tentent des expériences « à contre-courant » – si l'on estime que les ATP de Rivière et son concept de musée laboratoire forment le courant principal. Au Musée dauphinois de Grenoble, les options prises dans le début des années 1970 sont, sur certains points, radicalement différentes » [76], en particulier pour « cet élève rebelle » qu'est Jean-Pierre Laurent.

L'auteur aborde également les questions plus concrètes de la muséographie, à commencer par le rapport entre les expositions permanentes et temporaires. Elle analyse l'entrée en force de la scénographie, du multimédia, pointant la difficulté de maintenir les idéaux de la nouvelle muséologie dans un environnement où le « décorum » prend le pas sur le « forum » : « le musée doit démontrer sa pertinence dans le développement économique, il est devenu ludique et interactif, distrayant et accessible. Mais il prend le risque de confondre culture et divertissement » [101].

Le troisième chapitre, « Le musée de société : une institution protéiforme », s'attache à cerner les différentes catégories de musées qui se revendiquent de cette appellation analysant tour à tour les institutions nationales, les musées locaux et régionaux, les musées thématiques, les centres d'interprétation, les musées de plein air, les écomusées, les musées d'histoire, les musées de sciences et techniques. La notion de musée de société s'est construite lentement et c'est le colloque « Musées et Sociétés » initié par la Direction des musées de France (DMF) à Mulhouse et Ungersheim en 1991 qui « constitue l'acte fondateur du musée de société en tant que nouvelle catégorie muséale » [104].

Cette nouvelle appellation est née en réalité du souhait des responsables de musées très divers d'être clairement distingués des « musées d'art » qui tenaient le haut du pavé au sein des instances du ministère de la Culture. Et l'auteur de noter la difficulté de définir par un mot un mouvement plutôt qu'une catégorie précise de musées tant les différences peuvent être importantes au sein même des musées de société dont on parle effectivement toujours au pluriel (sauf paradoxalement l'auteur qui a choisi pour titre de son livre *Le Musée de société* !). Noémie Drouguet montre combien le passage du musée d'ethnologie au musée de société opère un glissement sémantique, de la référence disciplinaire à l'objet du musée, qui n'est pas sans conséquences car cette nouvelle appellation officialise la rupture du lien qui unissait les musées de société à la recherche ethnologique.

Ce chapitre explore en détail les changements qui se font jour à partir de la rupture de 1991. Elle remarque comment, par exemple, les musées nationaux abandonnent « l'illusion d'une exposition panoramique présentant une synthèse à l'échelle du territoire pour se concentrer sur quelques sujets, jugés particulièrement pertinents » [108] : ils proposent une relecture des mythes fondateurs et des identités nationales,

abordant de nouveaux thèmes comme les questions écologiques et environnementales, l'un des exemples marquant de cette transformation étant le passage en France du Mnatp au MuCEM. Elle saisit la même évolution dans les musées en régions qui établissent des programmes sur la question du vivre ensemble et de la diversité, comme dans les villes portuaires (Nantes, Bordeaux, Liverpool ou Bristol) où ils ouvrent des salles consacrées à la traite des Noirs et à l'esclavage, ou les musées de plein air et les écomusées qui s'intéressent à la biodiversité et au développement durable. Ce chapitre est d'autant plus pertinent qu'il s'appuie sur les réalisations récentes qui mettent ces nouvelles approches au cœur de leur projet comme le MuCEM de Marseille, le Museum of London Docklands ou le MAS (Museum Aan de Stroom) d'Anvers, le Musée des Confluences de Lyon...

Le quatrième chapitre analyse les fondements des musées de société, c'est-à-dire la philosophie et la pratique qui sous-tendent leur projet scientifique et culturel : « derrière cette bannière, se rangent des musées qui assument un discours partagé et situé (daté et signé), qui refusent la dictature des collections, qui relativisent l'approche esthétique (mais ne la renient pas forcément), qui ancrent le présent dans le passé et inversement, qui osent se mettre en difficultés ou s'engager... » [155]. Elle interroge d'abord la notion d'identité dont le patrimoine est l'un des marqueurs, qui est au cœur de la discipline ethnologique mais au nom de laquelle les anciens musées de terroir donnaient une vision figée du monde. En réaction, dans le musée de société, c'est le rapport des uns aux autres qui est privilégié et non une vision essentialiste de la culture. Dans le même ordre d'idées, le rapport entre l'histoire et la mémoire est au cœur des réflexions puisque l'écomuséologie a donné ses lettres de noblesses à la prise en compte du témoignage oral, ce qui est un autre bouleversement : si dans le musée traditionnel l'autorité relève strictement des spécialistes, l'écomusée se fait le porte-parole des représentations collectives des habitants, risquant ainsi de revenir à une vision nostalgique du bon vieux temps.

Toutes ces évolutions entraînent un nouveau regard porté sur l'objet et la remise en cause de la notion d'objet-témoin qui avait fondé le musée depuis Paul Rivet et Georges Henri Rivière. Désormais, « l'objet n'est la vérité de rien du tout » écrit Noémie Drouguet citant Jacques Hainard [186], ce qui conduit naturellement à interroger la collection. À partir du moment où l'on considère que l'objet est polysémique, qu'il peut être

utilisé au gré des discours que l'on veut bien lui faire porter, comment définir des politiques de collecte ? Noémie Drouguet consacre un long paragraphe aux débats qui agitent les musées autour du thème de la collecte contemporaine et qui interrogent sur le regard que l'on porte sur le présent.

Le chapitre cinq enfin est consacré aux « Questionnements contemporains ». S'il existe un certain nombre de principes fondamentaux dégagés dans les chapitres précédents, les musées de société, parce qu'ils veulent faire écho à la demande sociale, sont en évolution permanente. « La démarche musée de société implique un effort constant de réflexivité, d'ouvertures, d'adaptations au changement [...] Un changement de mentalités qui est sans doute plus lent aussi dans le chef des autorités ou collectivités publiques » [199].

De ce fait, l'engagement politique, ou en tout cas « l'engagement citoyen » est l'un des moteurs de l'action des musées de société. La plupart d'entre eux se réfèrent à une démarche humaniste et affirment porter des valeurs d'ouverture à l'autre, de participation, de tolérance. À travers quelques réalisations comme le musée d'histoire de la Ville de Luxembourg, la Cité-miroir de Liège ou encore le musée dauphinois à Grenoble, dont une exposition en 2000, consacrée aux immigrés avait déclenché des actions violentes de la part de groupuscules, Noémie Drouguet s'intéresse aux musées engagés dans l'action politique. Mais les musées relèvent des collectivités publiques et leur indépendance vis-à-vis des autorités qui les financent et attendent un retour d'image est, dans la majorité des cas, purement fictive. Si certains musées sombrent dans la politiquement correct, la plupart des autres prennent le parti « d'instruire au mieux une situation sans apporter une solution toute faite [...] Le rôle du musée, c'est de ne pas taire le sujet, le problème, la polémique. Il peut l'évoquer sans pour autant se faire le porte-parole de qui que ce soit... » [206].

Parmi les tendances actuelles, l'auteur s'intéresse à la communication, à la marchandisation et à la médiation. Ces musées, comme les autres, ont tendance à glisser vers la recherche d'audience et l'augmentation de la part d'autofinancement. Certains d'entre eux, comme le musée de la Civilisation de Québec proposent des concepts d'expositions clés en main et leurs coproductions font des tournées internationales. Cependant, la

prééminence accordée désormais aux expositions temporaires permet de diversifier et multiplier les possibilités d'échanges avec le public. La médiation joue un rôle important et permet de renouer avec la philosophie d'origine où le musée est engagé dans sa société : « le musée tout entier joue un rôle d'intermédiaire qui cherche à "réconcilier" les points de vue ou les parties. Il permet de se confronter à la différence, à l'altérité [...] À la limite, le musée de société est invité pour jouer un rôle de médiateur, au sens juridique du terme, pour répondre à des conflits sociaux et culturels et pour tenter d'éviter les replis communautaires et les exclusions » [216].

À propos des collections, Noémie Drouguet relève l'intérêt des banques de données en ligne pour la connaissance et l'action culturelle, mais remarque aussi que la référence à l'ethnologie s'amenuise. Beaucoup de musées de société font aujourd'hui appel à des artistes contemporains dans leurs expositions et certaines d'entre elles, par exemple au musée d'ethnographie de Neuchâtel, relèvent de l'installation d'art contemporain. Les préoccupations des musées de société sont aujourd'hui plus culturelles que scientifiques ; ils ont recours à différentes disciplines et à différents médias pour mener leur politique d'action culturelle. L'auteur en conclut qu'ils correspondent à un nouveau paradigme muséologique en perpétuelle mutation et redéfinition en référence à la demande sociale à laquelle ils s'efforcent de répondre.

Ce livre s'imposera certainement comme un ouvrage de référence. Outre l'histoire et la philosophie des musées de société, il met en évidence les enjeux et les débats qui les animent et analyse dans le détail leurs pratiques. Les encadrés développent un certain nombre de thèmes (place de l'art contemporain, rôle des usagers...) ou présentent certaines réalisations récentes (Musée des Confluences, MAS d'Anvers, musée d'histoire de l'immigration...) et offrent au lecteur une vision à la fois large et concrète, d'autant que Noémie Drouguet puise ses références dans de nombreux pays européens. On pourrait lui reprocher d'avoir peu évoqué les musées anglo-saxons, mais il nous faut probablement admettre que le modèle du musée de société qui est décrit dans ce livre relève en réalité d'une sorte d'exception culturelle francophone.

Martin Julien-Costes, Denis Jeffrey et Jocelyn Lachance (dir.)

*Séries cultes et culte de la série chez les jeunes. Penser l'adolescence avec les séries télévisées*

Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 252 p.

par Anne-Sophie Béliard

Communication, Information, Médias (CIM)

Equipe Médias, Cultures et Pratiques Numériques

(MCPN)

Sorbonne Nouvelle

anne-sophie.beliard@wanadoo.fr

Cet ouvrage collectif explore les liens entre adolescence et séries télévisées. Préfacé par le romancier et spécialiste des séries Martin Winckler, l'ouvrage propose une « nouvelle contribution à la perspective socio-anthropologique de l'adolescence et de la jeunesse » [3] à l'aune d'un objet encore peu traité, les séries. Il décline quatre dimensions de ce rapport adolescence/séries : l'identification aux personnages et les projections adolescentes sur les séries (partie 1, chapitres 1 à 4), les identités sexuées et représentations stéréotypées véhiculées par les fictions sérielles (partie 2, chapitres 5 à 7), les représentations de la sexualité dans les séries fantastiques (partie 3, chapitres 8 à 10), les modalités de consommation des séries liées au monde numérique (partie 4, chapitres 11 à 13).

Ces dimensions sont développées à travers différents modes d'analyse des séries, selon les spécialités professionnelles ou disciplinaires des auteurs (littérature, sociologie, sciences de l'éducation, psychologie, anthropologie, sciences de l'information et de la communication, études anglophones, cinéma, sciences des religions). Le croisement de ces regards sur les séries présente l'intérêt d'illustrer la richesse de cet objet d'étude. Plusieurs chapitres proposent une étude des représentations à l'œuvre dans les séries dont les héros sont adolescents comme, entre autres, *Buffy The Vampire Slayer*, *Skins*, *Gossip Girl*, *Glee*, *Dawson* ou *My So-called Life*. Ils décryptent la façon dont ces programmes traitent de thématiques existentielles liées à cet âge de la vie. Ces chapitres montrent ainsi l'importance des thèmes de l'amour, de la mort et de la sexualité et, à travers ces thèmes, analysent les représentations d'expériences auxquelles peuvent être confrontés les adolescents, à l'instar de la perte de virginité (chapitres 1 et 6), la découverte de la passion (chapitre 5) ou l'angoisse de la mort (chapitres 4 et 10).

L'étude du contenu de ces séries permet aussi de saisir leur rapport à la réalité. Celles-ci peuvent être

étudiées au regard des évolutions sociales décrites par certaines études sociologiques ou historiques. Cette perspective met en évidence la façon dont les séries pour adolescents traduisent des contextes socio-historiques spécifiques. Emilie Lemoine souligne ainsi que « les séries pour adolescents sont parfaitement en adéquation avec la réalité étasunienne » [103]. Le contenu est également abordé par l'étude de figures fictionnelles classiques (vampires, loups-garous etc.) et de leur rapport à l'adolescence dans leur déclinaison sérielle (chapitres 3, 8 et 9 notamment).

Un ensemble de contributions propose une sociologie des spectateurs de séries, à travers l'étude du goût, de l'interprétation ou des pratiques liées aux séries. Ces chapitres se concentrent donc sur le public et reposent sur l'analyse d'entretiens réalisés auprès de spectateurs français et francophones. Hervé Glévarec montre, par exemple, comment le goût pour les séries américaines est lié à la mise en fiction de « personnes en construction » [34] confrontées aux mêmes épreuves que leur public. Clément Combes ou Philippe Saint-Germain décrivent les pratiques qui accompagnent et prolongent le visionnage, de la recherche d'informations à la production, par les fans, de créations dérivées, en passant par l'apprentissage d'un « être sériephile » à travers « le contact avec des collectifs d'internautes » [187].

En donnant à voir l'intérêt académique des séries, le présent ouvrage offre également l'opportunité de saisir certaines difficultés inhérentes à l'objet. Des principes de précaution peuvent être identifiés à plusieurs reprises. Ainsi Anne Besson souligne qu'il est important de replacer les séries dans les contextes qui contribuent à éclairer l'évolution de leurs contenus : contexte du média télévision, « contexte audiovisuel plus large » qui positionne les séries par rapport au cinéma [160], contexte de la « culture populaire » qui renouvelle la « popularité des motifs et des œuvres fantastiques en particulier auprès d'un public de jeunes adolescents » [161]. Certaines analyses mettent alors en perspective les évolutions générales des contenus – de ce qui est dicible ou non dans les séries [36] – ou des genres – le fantastique devenant progressivement un genre privilégié des séries adolescentes [164]. Les modalités de production à l'instar des « contraintes scénaristiques » [94], ou des contraintes de format comme « la durée » [168] des séries qui s'étendent sur plusieurs « saisons » peuvent également constituer une composante explicative à considérer.

Toutefois, certaines questions se posent à la lecture de l'ouvrage. Des problèmes méthodologiques d'abord, essentiellement dans les analyses de contenu

des séries, soulèvent la difficulté de délimitation d'un corpus d'étude. Face à la spécificité du format des séries qui développent leur trame narrative sur un nombre important d'épisodes, on comprend l'importance de sélectionner un corpus, mais on peut regretter que les critères de sélection ne soient pas plus systématiquement justifiés. Alors que le corpus du chapitre 1 inclut des séries françaises et que le chapitre 13 se focalise sur un *anime* japonais, les choix dans la plupart des autres articles de corpus de séries américaines – et, à moindre échelle, britanniques – mériteraient d'être plus explicités. De même, si certains corpus sont justifiés par la significativité des séries sélectionnées, les critères d'identification de ces séries mériteraient d'être interrogés, pour ne pas risquer de laisser planer un doute sur une sélection *ad hoc* de séries.

Ces questions soulèvent celles des conditions de généralisation des résultats. On pourrait ainsi s'étonner de voir la série *Buffy, the Vampire Slayer* figurer aux côtés de *Beverly Hills*, *Smallville* ou *One Tree Hills* dans la liste des séries qui « plus que d'autres, se font les chantres d'une hétérosexualité naturelle, toute-puissante, seule option possible, n'admettant non seulement aucun questionnement, mais niant de fait l'existence même d'une autre sexualité » [107], alors que cette série expose l'homosexualité d'un de ses personnages féminins principaux et sa relation de couple avec une femme à partir de la saison 4. Le choix d'un corpus composé de « saisons 1 » explique donc ce constat mais remet en cause sa généralisation. Ainsi, on peut interroger le choix de l'analyse de ces seules premières « saisons ». L'impact du corpus sur les résultats laisse alors regretter la présentation parfois elliptique des raisons qui ont prévalu aux sélections.

Finalement, l'ouvrage est confronté à une difficulté propre aux ouvrages collectifs, celle de l'unité. Les thématiques de l'adolescence et de la jeunesse qui renvoient, de fait, à des réalités différentes selon les chapitres soulignent la complexité de l'opération de catégorisation en sciences humaines. Dans certains cas, l'adolescence est saisie par l'analyse de héros, identifiés comme adolescents, âgés de « 12 à 18 ans » [13], fréquentant pour la plupart le lycée. Dans d'autres cas, le rapport adolescence/série s'exprime dans l'analyse de fictions dont le public est supposément adolescent bien qu'elles ne mettent pas particulièrement en scène des héros adolescents à l'instar de *True Blood* (chapitre 9). Enfin, les caractéristiques des enquêtés dessinent une délimitation des âges de la jeunesse sensiblement différente de celui des héros adolescents des séries étudiées. La composition de l'ouvrage suscite les mêmes

interrogations quant à la délimitation de la notion de série. La présence d'un chapitre consacré à *Twilight* (chapitre 8), fiction de cinéma, semble ainsi hors de propos. En dépit de ses limites méthodologiques, l'ouvrage peut cependant intéresser à la fois les chercheurs et les amateurs de séries qui y trouveront sans doute, quels que soient leurs intérêts, leurs goûts ou leur ancrage disciplinaire, matière à réfléchir.

Paul Pasquali

*Passer les frontières sociales. Comment les « filières d'élite » entrouvrent leurs portes*

Paris, Fayard, 2014, 459 p.

par Nazli Nozarian  
CESSP-Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
nazli.nozarian@gmail.com

L'auteur revient sur l'expérience ambivalente vécue par une partie des bénéficiaires des politiques d'« ouverture sociale » des « filières d'élite » de l'enseignement supérieur, amenés à franchir des frontières sociales. L'enquête se fonde sur le suivi d'une classe préparatoire expérimentale créée en 2002 dans un grand lycée d'une des principales villes de province, réservée à des bacheliers issus d'établissements situés en zone d'éducation prioritaire (ZEP) et destinée à les préparer pendant un an aux concours de plusieurs instituts d'études politiques (IEP) et d'une école supérieure de commerce (ESC).

L'intérêt majeur de l'ouvrage réside dans l'ethnographie qu'il opère de la mobilité sociale en train de se faire. Il donne à voir les itinéraires de ces bacheliers, qui « passent et repassent en permanence les frontières sociales » [13], et non pas une fois pour toutes. L'originalité de l'enquête réside dans sa durée, puisque l'auteur a suivi certains élèves pendant cinq ans, avant et après les concours, en conduisant des entretiens répétés avec eux. Cette approche permet d'observer les difficultés, les éventuels abandons et bifurcations qu'impliquent les traversées de l'espace social.

Le chapitre premier montre comment les lycéens deviennent candidats à cette classe préparatoire. L'auteur qualifie de « chaîne migratoire » [70] l'ensemble des interactions avec les parents, enseignants et anciens bénéficiaires, qui sont autant de « passeurs de frontières » [66] faisant circuler un mandat d'ascension. Le chapitre 2 porte sur le curriculum, analysé comme une entreprise d'acculturation et un travail de mise en

condition des « élus » [100]. Ceux-ci perçoivent vite un sentiment d'indignation culturelle et une distance sociale avec les élèves des autres classes préparatoires de leur nouveau lycée. Le chapitre 3 analyse les stratégies de préservation d'un quant-à-soi mises en place pour éviter les confrontations avec les « autres ». Les chapitres suivants examinent les trajectoires des étudiants après cette classe préparatoire expérimentale, et notamment celles des nombreux « collés » au concours, deux tiers des étudiants n'intégrant pas une grande école ; ainsi, le chapitre 4 s'intéresse à ceux qui s'inscrivent à la « fac », en décrivant leurs ajustements parfois difficiles à ce nouvel univers, et la progressive réévaluation à la baisse de leurs aspirations initiales, qui réduit d'autant l'amplitude du déplacement social réalisé ; quant au chapitre 5, il revient sur les tensions vécues par ceux qui s'orientent vers l'enseignement professionnel long dans l'IUP de la région et sont avant tout en « quête d'un salut matériel » plutôt qu'intellectuel [245]. Puis l'auteur donne à voir les multiples dilemmes que connaissent les « reçus » aux concours des grandes écoles et à leurs efforts pour inventer des arrangements entre leur sociabilité sur la scène scolaire et leur vie familiale et amicale où les normes langagières, corporelles et culturelles ne sont pas les mêmes que dans leur univers d'accueil. Le dernier chapitre analyse comment s'effectue l'harmonisation avec les dispositions initiales qui peuvent faire l'objet d'une conservation, d'une transformation ou d'une conversion.

En restituant ces récits de vie, très riches, l'ouvrage donne à comprendre à la fois les tensions induites par l'expérience vécue du déplacement social sur différentes scènes (familiale, amicale, scolaire...), et le sens qui en est donné par les protagonistes. Toutefois, on peut regretter que l'auteur ne fournisse pas suffisamment de données objectivant l'amplitude du déplacement social, d'autant que plus d'un tiers des enquêtés sont d'origine moyenne ou supérieure : tous ne sauraient donc être qualifiés de « migrants de classe ». On peut également être régulièrement amené à s'interroger sur le degré de spécificité des expériences vécues par ces bénéficiaires de l'« ouverture sociale » des grandes écoles, qui sont loin d'être les seuls à vivre de telles tensions et à se sentir « déplacés » en découvrant l'enseignement supérieur. Enfin et surtout, on pourra probablement être déçu par le fait que seuls les deux derniers chapitres traitent effectivement la question posée dans le titre de l'ouvrage : *Comment les « filières d'élite » entrouvrent leurs portes*. Ces quelques réserves n'enlèvent néanmoins rien à l'intérêt du livre de Paul

Pasquali, qui vient compléter et enrichir les travaux portant sur la mobilité sociale.

---

Eric Wittersheim

*Supporters du PSG. Une enquête dans les tribunes populaires du PSG*

Paris, Le Bord de l'eau, 2014, 152 p.

---

par Christian Bromberger

Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative,  
Université d'Aix-Marseille  
brombergerchristian8@gmail.com

Eric Wittersheim a mené, de 1993 à 1995, une enquête sur des supporters du Paris-Saint-Germain dans le cadre de ses études universitaires. Le compte rendu de son enquête était précédé d'une longue première partie, théorique et méthodologique (« Football et sciences sociales : histoire d'un malentendu »). Cet ouvrage reprend ce mémoire assorti d'une introduction (« La fin des supporters ») et d'une conclusion (« Des supporters ordinaires »).

L'auteur passe donc en revue, dans une première partie, les différents types d'interprétation du spectacle du match de football qui ont cours chez les sociologues et les ethnologues. Il critique ceux qui voient dans ces spectacles une forme d'aliénation, l'opium d'un peuple incapable de distance critique. Ses remarques, comme celles d'autres auteurs, ont montré que les supporters manifestent conscience et distance et ne sont pas des « idiots culturels », voire des « idiots tout court » [37]. Eric Wittersheim critique ensuite les analyses qui ont pris pour objets des comportements (minoritaires) extraordinaires ou violents, et ont ainsi laissé dans l'ombre les attitudes (majoritaires) des « supporters ordinaires ». Il met également en cause la notion de rituel dont l'usage dans les analyses aboutirait à une surinterprétation. Cette dernière remarque appelle un commentaire. Je m'étais élevé<sup>1</sup>, il y a déjà plusieurs années, contre une « ritualomanie » qui consistait à voir du rituel dans tout usage social, comme c'était le cas dans des études réunies par Albert Piette et Claude Rivière<sup>2</sup>. S'insurgeant contre l'abus du concept de

---

1. Voir Christian Bromberger, 1995, *Le Match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la MSH : 313-314.

2. Claude Rivière et Albert Piette (dir.), *Nouvelles idoles, nouveaux cultes*, Paris, L'Harmattan, 1990.

rituel pour caractériser des spectacles sportifs, Eric Wittersheim écrit « Qu'est-ce qui empêcherait alors de qualifier de rituels, et donc d'analyser en tant que tels, les comportements des usagers d'un supermarché ou des transports en commun ? » [50] ; il poursuit, dans le même sens, dans la seconde partie de son travail, en comparant le spectacle du match de football « à d'autres formes de sortie entre amis [...] la boîte de nuit ou [...] le "rallye" des beaux quartiers » [92]. Le but des sciences sociales n'est pas, me semble-t-il, de plonger les phénomènes dans une nuit où tous les chats sont gris, où courses au supermarché et spectacles sportifs joueraient la même partition<sup>3</sup>, mais bien plutôt, de cerner les spécificités de chaque phénomène. La notion de rituel, non pas plaquée indistinctement mais travaillée, réélaborée, peut aider à comprendre ce qui se joue dans les gradins. Encore faut-il ne pas se tromper d'échelle. Ce n'est pas pour caractériser un petit groupe de copains réunis dans une tribune du stade ou devant un téléviseur (situations étudiées par l'auteur) que la notion de rituel, revisitée, pourra se révéler de quelque pertinence mais lors de grands matchs réunissant des foules considérables et mettant en jeu bien autre chose que le plaisir d'être ensemble pour une sortie vespérale. Derrière le refus interprétatif (l'auteur parle même de « sous-interprétation ») se profile, semble-t-il, une autre conviction : le sens des pratiques se réduirait à celui que leur donnent les acteurs. Il suffirait donc de retranscrire leurs propos pour saisir les significations de leurs comportements.

Après cette première partie théorique et méthodologique où alternent remarques pertinentes avec d'autres, discutables à mon sens, vient la présentation de l'enquête dont on attend précision ethnographique et innovation conceptuelle, l'auteur regrettant la fragilité documentaire de la plupart des études et affirmant que « l'absence d'un cadre théorique idoine disqualifie d'entrée de jeu la plupart des travaux » [56]. Or les résultats de cette enquête, menée pourtant pendant presque deux ans, se révèlent décevants. L'auteur a été introduit dans un groupe de supporters « ordinaires » de la tribune Boulogne du Parc des Princes (la plus « dure » mais ce groupe se tient en retrait des supporters les plus expansifs et réputés violents) par un ancien condisciple et ami qui est son principal informateur. La plupart des entretiens retranscrits ont été menés avec lui. On aimerait en savoir plus sur la

composition sociale de ce groupe et du virage, l'auteur ne nous donnant que des approximations quantitatives. Plusieurs aspects du supporterisme sont envisagés : le scénario de la participation avant, pendant et après le match, la violence, les groupes organisés et le refus, chez certains, d'en faire partie, le supporterisme à l'anglaise et à l'italienne. Ces analyses, souvent fondées sur des sources indirectes (tel *Sup'Mag*, l'ancien magazine des supporters ultras), n'apportent rien de particulièrement nouveau. L'auteur pose un problème intéressant, celui « des différents niveaux d'adhésion » des supporters. Il aurait été très intéressant de donner exemples et analyses de ce dénivellement. Des remarques bienvenues constellent ce développement : sur l'humour dont font preuve les supporters, sur les insultes qu'ils adressent aux uns et surtout aux autres (l'auteur qualifie justement de « droit à la bassesse » ce « privilège » de dire des grossièretés le temps du match). En revanche, le développement sur les émotions ressenties est bien bref. Le match de football, en raison de sa structure dramatique, offre l'occasion de faire le plein d'émotions. Encore faut-il y assister comme le spectateur d'une pièce de théâtre, pour vivre par procuration une histoire fautive comme si elle était vraie, comme le montrait naguère Henri Gouhier<sup>4</sup>. Pour dégager la spécificité de ces émotions, il faudrait analyser le vocabulaire, les attitudes corporelles, les circonstances.

Dans l'« Avant-propos. La fin des supporters », Eric Wittersheim évoque les mesures prises par le législateur et par la direction du PSG pour modifier l'occupation des virages du stade et éviter le regroupement des supporters. « Le placement aléatoire » des « anciens abonnés » des tribunes réputées dangereuses a été la disposition majeure, prise en 2010, pour « pacifier » le stade. Cette mesure, conjointe à l'augmentation du prix des places, a contribué à la gentrification des tribunes, à leur « disneylandisation » comme dit l'auteur après d'autres. Cette réorganisation des tribunes du stade sonne le glas des relations conviviales entre supporters « populaires » (cette notion souvent utilisée par l'auteur mériterait d'être précisée) qui se retrouvaient dans les mêmes gradins. Ce mouvement général, amorcé d'abord en Angleterre, transforme progressivement ce que l'on a longtemps appelé le *people's game*<sup>5</sup>.

4. Henri Gouhier, 1943, *L'Essence du théâtre*, Paris, Plon ; 1952, *Le Théâtre et l'Existence*, Paris, Aubier.

5. James Walvin, 1975, *The People's Game. The Social History of British Football*, Londres, Allen Lane.

3. Voir mes remarques à ce sujet dans *Le match de football*, op. cit., 317.